

/JEUNESSE


CO
éditions

Charlotte Delafosse

***Petit Jules
et la sorcière***

Carlotte Delafosse

Petit Jules et la sorcière

Roman

L'ours masqué
Littérature jeunesse



L'autrice

Quatre fois 20 ans ! Des enfants et petits enfants.

Native d'une modeste famille à Bourg de péage, petite ville de la Drôme, cadette d'une fratrie de trois filles, une mère malade, toujours entre hôpital et maison de repos, j'ai été placée à la campagne à onze ans, pour assurer les travaux des champs et soigner les animaux. C'est dans cette ferme que j'ai reçu une éducation très stricte mais bénéfique où l'on m'a inculqué le sens du devoir, du respect et les valeurs fondamentales de la vie. C'est certainement ce parcours qui m'a donné cette persévérance, cet instinct et cette force au travail.

Surnommée « le rocher », ma vie très active a été jalonnée de belles rencontres enrichissantes, d'amitiés sincères, profondes et indestructibles. De merveilleux moments inoubliables mais malheureusement aussi ponctués d'immenses chagrins, de grandes peines si violentes parfois qu'il m'a fallu du temps pour réagir et retrouver le bon chemin. J'ai su tirer le positif de chaque expérience. Douces ou cruelles, cela m'a construite et renforcée.

Dynamique, pugnace, combative, têtue et rancunière, j'ai toujours su puiser en moi cette force pour rebondir, repartir et avancer. Rien ne m'a jamais été donné. Autodidacte, j'ai bâti et réussi une belle carrière commerciale, jalonnée aussi d'autres succès dont je suis très fière.

Passionnée d'art, à l'automne de ma vie j'ai eu l'audace de créer une galerie pour accueillir artistes et créateurs, et leur offrir mon temps. Ce home chaleureux, véritable vivier de pépites créatives où chacun peut laisser parler sa sensibilité, où se conjuguent d'innombrables talents est devenu pour moi un havre de paix où je me ressource, puise ma force, m'émerveille encore et savoure les joies du partage et les richesses de la vie.

Charlotte

À Cerise, ma petite fille...



Je m'appelle Jules.

Je suis un garçon que l'on dit mythique, quel grand mot pour moi, et l'on rajoute, ténébreux, voire inquiétant. Tout ça parce que je suis attiré par les crapauds, les chouettes, les serpents, les lézards, les cafards, en un mot, tout ce qui dérange beaucoup de personnes. J'adore aussi les chats. Il y en a beaucoup qui rôdent autour de notre maison, mais ils sont si sauvages que jamais je n'ai pu en caresser un. J'aimerais, pourtant, attraper « Maharadjah », c'est ainsi que je l'ai baptisé. Il est si beau, si majestueux, doté d'un pelage à faire pâlir tous les chats du monde. Quand parfois il me regarde dans les yeux, il fait le dos rond et il crache pour me faire comprendre que je l'approche un peu trop. Mais ses grands yeux verts puissants me fascinent et je rêve du jour où je pourrais enfin le caresser.

J'ai demandé plusieurs fois d'en adopter un, mais il n'en est pas question, maman ne les aime pas et quand de surcroît ils sont noirs, les pauvres, elle leur attribue tous les méfaits de la Terre.

Je reste de longs moments inerte, je les observe et quand enfin j'attrape les autres bestioles, je cours vers la maison, traversant la pièce en brandissant héroïquement ma chasse. Les employés fuient et maman qui ne supporte aucune de ces bestioles hurle de peur, demande de l'aide, se cache derrière une porte ou un rideau. Maman me somme de retourner rapidement au fond du jardin et de rester dans ma cabane. Je ris aux éclats, elle est au bord de la crise de nerfs et parfois en larmes, elle me supplie d'arrêter. Alors

je jubile, j'ai tout simplement réussi à me faire remarquer, attirer son attention et cela me fait encore plus mal, car la réaction n'est pas celle que je souhaite et j'entends régulièrement : « Tu es vraiment déboussolé, mon pauvre garçon, qu'allons-nous faire de toi ? » Quant à moi, « ni chaud, ni froid » apparemment, évidemment je repars, étudiant une autre bêtise.

Je m'ennuie, tout simplement, dans ce monde superficiel qui m'entoure, je manque d'affection, de gestes de tendresse. Alors je recherche toujours une situation ambiguë, cela m'occupe constamment l'esprit. Je veux que l'on s'intéresse à moi, un point c'est tout, et tous les moyens sont bons. Pourtant je ne suis qu'un enfant gâté, comme ils disent !

C'est vrai, notre niveau, notre cadre de vie, sont très convoités. Notre maison spacieuse, sorte de vieux manoir luxueux, avec d'innombrables pièces immenses qui se succèdent en un véritable labyrinthe coupé par de longs couloirs à n'en plus finir, des salons à répétition ouverts différemment selon les réceptions. L'extérieur est un havre de paix, qui domine majestueusement une vallée où se dessine, au loin, une dentelle de montagnes aux sommets souvent enneigés, qui offrent des couchers de soleil féériques, et quand parfois l'arc-en-ciel décide d'envoyer ses couleurs magiques, c'est un tableau indescriptible de beauté, véritable paradis qui s'offre à nos yeux.

C'est vrai, je l'accorde, j'ai l'air de pleurnicher la bouche pleine, alors que je plante ici un décor idyllique. Mais c'est tout simplement que je végète dans une sorte de véritable tour dorée et je rêve d'autre chose.

Je voudrais inviter des copains, aller dormir chez eux en toute simplicité. Comme ils le racontent le lendemain à l'école, pouffant de rire sur les bêtises qu'ils ont faites, comme eux, revenir avec un jean troué, des baskets pleines de boue, en un mot m'éclater. Avoir la tête dans les étoiles avec mes potes. Mais je n'ai pas de potes et ce mot mes parents ne connaissent pas. Tout au moins n'acceptent ni le mot ni l'idée.

Mon refuge, souvent, devient le jardin où se confondent et s'entrecroisent rosiers, arbustes, fantômes ou fleurs multicolores. Véritable berceau de toutes sortes d'insectes où souvent les coccinelles et les abeilles dansent une sorte de ballet frénétique avec les papillons, orchestré par la baguette magique de notre jardinier, le bon Firmin qui excite toutes ces merveilles en taillant ou en arrosant. Il est vraiment très fier de ce jardin qu'il modèle de jour en jour depuis des années, tels un artiste et sa passion.

Ce brave Firmin qui m'a vu naître essaye de m'inculquer son savoir avec patience et détermination, il me raconte chaque fleur, plante, fruit. Il essaye de m'apprendre la nature. Mais il sait ce qui m'intéresse le plus, c'est quand il m'appelle pour attraper une bestiole pour mettre dans ma cabane, cela l'amuse fortement, car il dit : « J'étais comme toi quand j'étais gosse ». Il m'observe, secoue la tête et j'entends souvent : « Sacré petit chenapan, ne lui fais pas de mal, surtout relâche-la vite dans sa nature, car elle serait très malheureuse enfermée. Ne l'oublie pas ». Puis il continue son travail en sifflotant. De toute façon quand je suis à l'école et que mes bestioles sont prisonnières un peu trop longtemps à son goût, régulièrement il les libère, même si le soir en rentrant je le traite de tous les noms d'oiseaux, cela ne le dérange pas du tout, je sais qu'il recommencera quand il le voudra. Ce n'est pas grave, lui aussi je l'attends au tournant. Il y a un endroit où je peux le piéger, l'indisposer, où je sais qu'il n'est pas à l'aise : c'est à la piscine. Quand il me surveille, le pauvre s'égosille régulièrement car je prends des risques volontaires évidemment, histoire de le titiller, ça me plaît, et en plus de ça je me venge, donc je fais surtout tout ce qui m'est interdit. Je m'en donne à cœur joie, je reste sous l'eau de plus en plus longtemps, sciemment, attendant qu'il m'appelle, qu'il s'inquiète, qu'il tourne en rond, toujours le bâton prêt pour que je m'accroche et le pauvre homme fait un va-et-vient continu. Je sais qu'il ne nage pas, qu'il a peur de l'eau, alors moi, petite canaille que je suis, je recommence allègrement jusqu'à épuisement. Quand je décide d'arrêter, ce brave Firmin pousse toujours des grands soupirs de soulagement. Alors j'éclate

une fois de plus de rire et j'ai gagné. Il hausse les épaules et garde son sourire. Il me connaît bien et je sais qu'il ne dira rien qui pourrait encore amener à me faire punir, il m'aime beaucoup, mais cela ne me suffit pas. De toute façon cela le sort de sa routine, ce vieux garçon sympathique, qui bougonne tout le temps dans sa grosse moustache superbe qui s'enroule et remonte sur ses bonnes joues rougeaudes en une sorte de gros accroche-cœurs fort délicieux. Toujours bien lissé, peigné, cela lui donne vraiment un air de patriarche. Sous son grand chapeau de paille, été comme hiver, ses beaux yeux rieurs vous invitent à lui parler, alors il se cale sur son outil, il vous écoute l'air malicieux, comme s'il savait déjà à la première syllabe où vous voulez en venir avec vos questions souvent naïves et anodines au départ. Mais à la moindre dérive, si elles se précisent en questions indiscretes, alors attention, il ne répond jamais sur certains sujets et si l'on insiste, il se fâche, devient tout rouge, se retourne net et reprend immédiatement son travail ; il ne vous entend plus, vous pouvez continuer, vous parlez tout seul. Il respecte scrupuleusement toutes les consignes, qui lui ont été inculquées par mon grand-père.



Oh ! C'est vraiment un sacré personnage ce Firmin. Je sais peu de choses sur lui, mais je vais vous narrer ici la belle histoire qu'il se plaît à me répéter toutes les fois que je veux bien l'entendre. À force je la connais par cœur, mais je l'aime bien et je vous l'offre ici.

Donc ce que je sais, c'est qu'il a toujours travaillé au service de mes parents, car c'est mon grand-père qui l'a embauché, il y a fort longtemps. À l'époque, Firmin n'avait que quatorze ans. Il était placé dans une sorte d'orphelinat et un jour qu'il appelle encore « la chance de sa vie », mon grand-père s'est présenté à cet établissement. Tous les jeunes de quatorze ans étaient avertis de sa venue et conviés à une sélection, une sorte d'examen de passage. Rassemblés debout dans une grande pièce, ils attendaient et espéraient tous repartir avec lui. Mon grand-père est arrivé, il a serré

énergiquement les mains de chacun, attendant leur prénom et leur rétorquant une phrase chaleureuse. Quand il arrive vers Firmin, qu'il a pris sa main avec force et détermination, les jambes de celui-ci ont chancelé. Son sang n'a fait qu'un tour et il a prié très fort tous les saints du ciel pour qu'ils lui viennent en aide et lui donnent la force de ne pas tomber dans les pommes. Les dernières mains serrées, mon grand-père a invité tout ce petit monde à s'asseoir, il leur a parlé longuement et fermement avec calme, leur expliquant ce qu'il attendait de celui qu'il emmènerait. Il a rajouté qu'il n'y aurait qu'un élu, mais que le tour de chacun viendrait aussi, un jour ou l'autre. Ensuite il leur a demandé d'écrire sur une feuille volante, leur nom, prénom, suivis de leurs principales qualités, de ne pas oublier leurs défauts et leurs souhaits. Puis il est sorti de la pièce, accompagné du directeur de l'établissement.

Firmin a tourné et retourné son crayon de papier dans sa bouche, le mordillant parfois, puis avec beaucoup d'hésitation, il s'est appliqué pour griffonner ces mots : « Je suis honnête, travailleur, fier et courageux. Mais je suis aussi très orgueilleux, têtu, voire entêté. Si je suis à votre service je vous resterai fidèle, dévoué et respectueux dans la plus grande discrétion ».

Petit à petit un lourd silence a envahi la pièce, plus personne ne bouge, les feuilles, les crayons de papier sont abandonnés, on n'entend plus que les pas du surveillant qui résonnent et vous martèlent le cerveau, vous donnant des frissons à chaque résonance, comme dans tous ces instants fatidiques qui accompagnent les grandes décisions qui peuvent faire basculer votre avenir. Une fois de plus vous êtes pris aux tripes et vous attendez l'instant du dénouement de votre destin. Après un très long moment, indéterminé, Firmin a enfin entendu une porte s'ouvrir. Mon grand-père s'est de nouveau assis, il a appelé tous les jeunes gens un à un, à se présenter à lui, découvrant leurs écrits, parfois il souriait, parfois il hochait la tête interrogativement. Mais pas un mot ne sortait de sa bouche. Très sérieux, il lisait attentivement, s'arrêtait un peu plus sur certains, moins sur d'autres, puis reposait le papier, disait « Merci » et passait au suivant sous l'œil inquiet de tous. Puis ce

fut le tour de Firmin, ce dont il se souvient, c'est qu'il a lu les mots, qu'il a relevé la tête, froncé les sourcils et l'a regardé droit dans les yeux et ce regard d'acier, Firmin ne l'a jamais oublié. D'ailleurs il paraît que j'ai ses yeux et j'en suis très fier moi aussi. Tellement Firmin a de l'admiration pour mon grand-père, il a fini par me faire aimer cet homme que je n'ai jamais connu et je regrette, à chaque histoire qu'il me raconte, qu'il ne soit plus de ce monde, car je suis sûr qu'avec lui je serais heureux.

Le défilé terminé, mon grand-père et le directeur ont dialogué longuement à voix basse, revisitant les papiers, faisant une sorte de tri, puis mon grand-père en a saisi un, l'a relu puis il l'a mis dans sa poche en se levant. Alors, Firmin a entendu son nom dans une sorte de brouhaha épouvantable où tout s'est bousculé dans sa tête, éprouvant une sorte de vertige, la gorge serrée, les yeux pleins de larmes, retenant son souffle il a dit tout doucement en baissant la tête :

— Merci, monsieur.

Puis il s'est laissé tomber sur son banc comme s'il était vidé. Alors, mon grand-père s'est approché de lui, a posé fermement sa main sur son épaule et lui a dit d'un ton rassurant :

— Va, mon garçon, prends ton temps, fais ton balluchon, je t'attendrai dans le couloir.

Dans un sursaut, Firmin s'est levé, a regardé ses copains déçus, figés, l'air triste et qui enviaient son sort, il allait rentrer dans la vie active, enfin connaître les joies extérieures. Donc il a levé gauchement sa main, en signe d'au revoir il a crié « Salut » un peu trop fort et il a rajouté « Bonne chance », puis il est parti vite, trop vite même presque comme un voleur, heureux, si heureux qu'il est allé dans sa chambre qu'il partageait avec Martial, il a entassé ses quelques « penailles » dans un grand sac, il s'est assis au bord du lit et a scruté les murs jaunis, vieillis par le temps, il s'est levé a regardé une dernière fois par cette fenêtre, de nouveau sa gorge s'est nouée et les larmes sont montées

Il est, à ce moment-là, empreint d'une sorte d'inquiétude, que lui réserve cette nouvelle vie, cette rencontre avec mon grand-père ?

Va-t-il enfin être heureux ? Plusieurs questions l'assaillent, il a peur, que lui arrive-t-il soudain ? Puis il se retourne, attrape son balluchon, il regarde le lit de Martial, que va-t-il devenir lui ? Comme il va être seul ce soir, qui va le soigner, lui qui est si fragile ? Ils étaient très proches, liés par une profonde amitié, abandonnés tous les deux. Ils partageaient la même chambre depuis plus de cinq ans sans jamais une dispute. Mais ainsi va la vie, il ne peut pas revenir en arrière et c'est pensif qu'il ouvre son balluchon, qu'il sort un gros pull, le plus beau, le préféré de Martial, parfois il le lui prêtait. Il l'a déposé bien plié sur le lit et a écrit ce petit mot : « Pour toi, ne sois pas triste, ton tour viendra, courage, je t'écirai chaque semaine et si je peux je viendrai te voir ». Puis lentement, il s'est approché de la porte, l'a ouverte et s'est sauvé sans se retourner.

Il s'est dirigé vers le couloir où l'attendait mon grand-père, accompagné des supérieurs, profs et surveillants, mais aucun des jeunes gens qui avaient été invités pour le rendez-vous. Il se rappelle aussi avec regret qu'il aurait souhaité dire au revoir à Martial, mais devant tout ce monde, sa timidité l'a emporté il n'a pas osé demander, il en garde encore une sorte de nostalgie à ce jour. Mais il rajoute toujours aussitôt avec une grande fierté comme pour estomper ses regrets : « J'ai serré les mains de tout le monde et j'entends encore leurs félicitations, leurs compliments sur mes années passées ici, sur mon travail et ma loyauté, et c'est la tête dans les étoiles et en silence, qu'il a suivi mon grand-père dans ce long couloir, puis le préau et enfin la cour.

Là, il s'est arrêté quelques instants sous le vieux chêne où il a pleuré tant de fois, enfin le voilà ce beau jour synonyme d'avenir et de liberté. Le grand portail grince ; les voilà sur le bord du chemin où les attendent une diligence attelée à deux superbes chevaux, un cocher en bel habit, comme dans les livres qu'il dévorait à l'institut. Le voyage qu'il a fait ce jour-là, debout à côté du cocher, a encore le parfum du bonheur, les maisons, les forêts, les arbres, les animaux, les oiseaux, tout lui paraissait si beau que ses yeux n'étaient pas assez grands pour tout voir.

Cette histoire, il me l'a racontée des centaines de fois avec la même fougue, je la connais par cœur et les yeux de ce brave Firmin se mouillent toujours quand il parle de mon grand-père, de ce grand jour et de ses bonheurs suivants. De tous les bons moments passés avec lui, de tout ce qu'il lui a appris et il affirme qu'il s'est pleinement épanoui ici, oubliant ses craintes d'enfant battu. Il refuse catégoriquement d'en dire plus, sa famille, elle est uniquement ici, plus rien d'autre n'existe, oublié, balayé, cela lui suffit pour être heureux et il me répète souvent : « Sois fier, très fier, ton grand-père était vraiment un très grand homme ».

Et sur ma grand-mère impossible de savoir quoi que ce soit, même pas son prénom, le sujet est tabou, il ne faut jamais poser de questions ; mais il m'en faut plus pour m'arrêter et je continue dès qu'il m'est possible, je reprends les questions perturbantes. Je les pose, je les repose de façon différente, j'essaye de le piéger, mais il est solide, Firmin, on ne va pas la lui faire comme ça, il le dit, il est malin comme un singe, sous ses airs bourrus se cachent une grande sensibilité, une énorme finesse d'esprit et d'observation, il voit tout, je ne sais pas comment il fait. Il sait même à l'avance quand je veux me venger ou que je cherche à l'indisposer.

En grandissant, je vais toujours plus loin, car je veux savoir ce que l'on me cache. Je lance parfois la question mesquine quand il passe quelqu'un, pour laisser supposer que ce brave homme m'a confié quelque chose d'indiscret, voire d'interdit. Alors ça, il n'aime pas, il enrage, j'ai intérêt à enfourcher mon vélo rapidement, je lève la tête haute, trop haute, comme d'habitude, je fais le fanfaron, mais de loin, je fonce, car j'ai touché à son honneur et ça, c'est sacré, il ne va pas laisser cet incident sans suite. J'ai intérêt à me méfier. Parfois j'aggrave le cas, je me balade dans les allées, je frôle ses plantations et pour mieux l'agacer je feins de rentrer dans le massif. Alors je déclenche sa colère et dans un tonnerre de jurons, Firmin se fâche, brandissant son outil en l'air il me poursuit, je pédale à toutes jambes, il vaut mieux que j'arrête tout de suite et que je disparaisse. Je me cache dans le parc, je ne donne

plus signe de vie, il s'inquiète de mon silence et quand il est très en colère il ne badine pas, pour me vexer il avertit ma gouvernante, celle-ci sonne la cloche... tant pis pour moi, j'ai poussé le bouchon un peu loin, c'est la punition qui arrive. J'abandonne, j'ai intérêt à sortir tout de suite de ma cachette, je ne fais surtout plus le malin, « Trop c'est trop » comme il le dit si bien. Alors, la tête basse, je me présente sur le perron où, raide comme un piquet, m'attend madame Marec, la sanction tombe; tout d'abord je dois présenter mes excuses à Firmin, celui-ci me regarde toujours droit dans les yeux, il me tend sa grosse main calleuse, attend mes excuses et me dit souvent : « Avoue tout de même que tu exagères » ; je n'ai pas intérêt à hausser les épaules parce que madame Marec a un œil sur moi et la punition double. Alors, quand je le peux, j'essaie de lui tourner le dos et je fais une grimace à Firmin, il secoue la tête mais il ne dit rien et repart sans écouter ma punition. D'autres fois, le pauvre homme ne demande pas de sanction, mais il s'égoïsse et je suis aux anges et quand enfin je sors de ma cachette, j'en profite pour le faire bénéficier de mon mauvais caractère, je l'incendie de bêtises et de méchancetés non méritées, mais il ne bouge pas, il paraît même ne pas entendre. Je parle à un rocher. Cela m'agace doublement, impossible de l'ébranler, il me regarde une nouvelle fois, droit dans les yeux et là, je sais que j'ai perdu, je suis vexé, je pique une énorme colère à laquelle il est habitué et je lui répète pour la énième fois : « Tu as peur que je m'envole, que tu hurles comme ça ? », je ne risque pas de m'échapper de la propriété, elle est complètement clôturée par de très hauts murs et des grillages impressionnants sur les côtés.

Si j'ai bien compris en recomposant le puzzle de quelques conversations écoutées en cachette, les nombreux hectares tout autour de la propriété appartiennent aussi à mes parents, cela leur a été attribué à la suite du décès de mon grand-père. Quand ? Je ne le sais pas, d'ailleurs, ils ne m'ont jamais emmené sur la tombe, de plus je suis sûr que Firmin y va. Je le vois régulièrement couper des fleurs, toujours les plus belles, il les met dans son arrosoir, il parle tout seul, c'est inaudible, pas de doute ce sont des messages

pour mon grand-père et quand je rentre de l'école ou de la messe, elles ont disparu, impossible de savoir ce qu'il en a fait. Alors me reviennent toutes ces questions qui me hantent, qui me rongent pourquoi tant de mystères et ma grand-mère, où est-elle ? Est-elle morte elle aussi ? Évidemment, toutes ces cachotteries attisent ma curiosité, petit à petit j'ai réussi à savoir que c'est au décès de mon grand-père que les grandes grilles ont été installées. Je devais être tout petit, voire pas né, car je ne m'en souviens même pas. M'a-t-il connu ? Même pas de réponse à cette question. Je sais seulement que mon père est né dans cette maison, qu'il est fils unique, ma mère aussi, je n'ai même pas un petit cousin, une petite cousine à qui poser des questions.

Quand je demande pourquoi ces barrières, que j'insiste pour aller me balader en vélo de l'autre côté, je déclenche messes basses, disputes et plan ORSEC. Je suis sous une surveillance incroyable. Plus je grandis, plus j'ai envie de savoir ce qui se cache derrière tout ça.

Je constate aussi que leur secret devient au fil des jours de plus en plus difficile à garder devant mes questions pertinentes et ma curiosité de plus en plus aiguisée. Ils ne peuvent plus me faire avaler n'importe quoi. Ils se fâchent très vite et je sais qu'ils ont peur de la vérité. Je suis obnubilé par le sujet à leur grand désespoir et il faudra bien un jour ou l'autre qu'ils m'expliquent, je ne céderai pas, foi de petit Jules entêté que je suis.

Je suis attiré par moment comme s'il y avait un aimant de l'autre côté de ces barrières. Je fais le tour du propriétaire longeant cette grille, j'essaye de trouver un passage, une issue, d'apercevoir quelque chose sous l'œil inquiet de Firmin qui a ordre dans ces moments-là de ne pas me quitter d'une semelle. Le brave homme feint de travailler mais je ne suis pas dupe, je me retourne par moments haussant les épaules, je lui fais d'abominables grimaces, parfois quand je lui tire la langue il se retourne pour voir si ce n'est pas adressé à quelqu'un d'autre. Ah ! Il est fort ce Firmin, égal à lui-même, impassible, il continue de m'épier sourire aux lèvres, en attendant que cela me passe.

De l'autre côté tout est en friche, les broussailles sont d'année en année plus épaisses, cela empêche de distinguer quoi que ce soit, à part l'été quelques serpents ou crapauds qui se sauvent rapidement en entendant mes pas. Ce fouillis est un véritable repaire de bestioles, c'est d'ici que viennent toutes ces indésirées dans notre jardin. Je ne comprends donc pas mes parents. Pourquoi n'entretiennent-ils pas ce terrain, ce n'est ni le manque de possibilités ni le manque de moyens ?

Donc, pour élucider une partie du mystère, il faut que je cherche sur ce sujet, j'explucherai, j'écouterai, je fouillerai, pas facile, je n'ai pas accès à toutes les pièces et encore moins au bureau de mon grand-père. J'y vais quelquefois en compagnie de Firmin, qui entretient celui-ci, il est resté, d'après lui, tel le jour de son départ, rien n'a changé. Firmin relit fièrement le papier qu'il avait écrit pour mon grand-père, car celui-ci l'a gardé, fait encadrer et placé dans son dos. C'était, disait-il, pour que lorsque Firmin lui rendait visite, il le relise et n'oublie jamais sa parole donnée.

Tous les soirs à la même heure, je me dirige vers la salle à manger, souvent le bon Firmin est déjà installé ; c'est la nounou qui nous chaperonne et souvent Firmin nous raconte sa journée ou de belles histoires du temps passé avec le seul but, je le sais, de me distraire, de me faire oublier ma solitude et me transmettre son savoir.

Ce soir, il me fait un cours sur les légumes, les fruits, la pluie, le soleil, digne d'un professeur. De toute façon j'apprends plus avec lui qu'à l'école. C'est un autodidacte, Firmin, mais quel savoir ! Jamais de questions sans réponses et quand il doute il va dans la grande bibliothèque, ouvre des tas de bouquins jusqu'à ce qu'il trouve, afin de m'expliquer de son mieux ; aujourd'hui, sa passion était si grande pour évoquer la vie des légumes, la pluie, le Soleil et les étoiles, que fasciné par ses paroles j'en ai même oublié que ma mère, trop affairée à la préparation d'une des habituelles réceptions, n'était même pas venue me dire bonsoir.



*De la même autrice
en autoédition*

Quand je serai une étoile... Écoute le vent chanter – 2005,
1^{er} prix du jury 2006 de l'automne du livre à Sury-le-Comtal.

Choisis une passion... et donne des couleurs à ta vie – 2007

Non édité

Demain ce sera toi

- concours de prose et poésie 2008,
prix du jury de Panissiere
- concours Europoésie 2009,
2^e prix aux rencontres Européennes

Édités

L'enfant et le père Noël – Éditions Jonathan L., 2009

Amour si tu étais... je me ferai – Éditions Jonathan L., 2010

Tant que j'aurai un souffle – Éditions Rogsann color life, 2014



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Charlotte Delafosse
Petit Jules et la sorcière

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr